

SOPHIE GROUHAN

A LUZ
DE
PORTUGAL

Tome I

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042532598

Dépôt légal : août 2026

Prologue

« Mesdames, Messieurs, ici, votre commandant de bord, veuillez regagner vos places, notre avion s'apprête à atterrir à Lisbonne. La température actuelle est de 30 °C. L'ensemble de l'équipage espère que vous avez effectué un agréable vol en notre compagnie. Nous vous souhaitons un bon séjour, en espérant vous retrouver prochainement dans un vol de notre compagnie aérienne. »

Pas de marche arrière possible. Après deux heures de vol, je peux enfin reprendre mon souffle. Il est évident que j'ai respiré dans l'avion, je ne serais plus là pour vous le dire, sinon. Cependant, il est vrai que l'angoisse ne m'a pas épargnée. Le nœud que j'avais dans l'estomac, à mon entrée dans l'avion à Toulouse, commence à peine à se dénouer. Je comprends pourquoi tout le monde se précipite vers la sortie lorsque l'avion arrive sur le tarmac. L'objectif est de fuir cet endroit. Personnellement, je vais attendre encore un peu à ma place. Cette même place que je n'ai pas quittée depuis que nous avons décollé. Je suis restée bien assise durant tout le vol. Comme si j'étais vissée au fauteuil.

Le nœud se reforme à l'idée de rencontrer la dame chez qui je dois résider. Cette dame qui est une parfaite inconnue. Je ne l'ai vue que cinq fois en appel vidéo et elle a gentiment accepté de m'accueillir chez elle tout au long de mon année d'échange. Voilà comment, moi, Aëla Rodrigues, je me retrouve, à 16 ans, à l'aéroport de Lisbonne.

Je me décide enfin à sortir de ce petit engin, après tout, je ne peux pas rester éternellement ici. Je n'ai pas vraiment envie de me faire sortir par la sécurité ou que sais-je. Machinalement, je me dirige vers les tapis roulants. Je me surprends moi-même, comme si je savais parfaitement où aller bien que je n'aie jamais pris l'avion avant. Grâce à tous les livres que j'ai lus et toutes les comédies romantiques comme *Love Actually*, je devine le chemin à suivre. J'attends ce qui me paraît être une éternité que ma valise apparaisse dans mon champ de vision lorsque je l'aperçois enfin.

« C'est ça d'avoir fait ton check-in parmi les premiers passagers Aëla », me sermonne ma conscience.

Je récupère mon bagage qui me paraît plus lourd que ce matin. Je peine à le soulever, mais réussis tant bien que mal à le sortir du tapis roulant. Dans cette valise, c'est simple j'y ai mis tout ce qui me semblait nécessaire et vital pour les prochains mois. Quelques secondes après avoir récupéré ma valise, je décide de rallumer mon téléphone. Je vous ai dit que j'étais angoissée non ? À peine arrivée dans l'avion, j'ai éteint tous les appareils possibles. Vous savez à cause des ondes, des risques, etc. Je savais pertinemment que je n'aurais pas dû faire de recherches sur Internet concernant tous les risques possibles en avion. Mais que voulez-vous, on ne contrôle pas toujours ses peurs et, en voulant me rassurer, je n'ai fait que les amplifier. Heureusement que le vol était relativement court, sinon j'aurais sûrement fini par trouver le temps long. Mon siège était situé côté hublot, j'ai donc passé la totalité du voyage les yeux rivés sur ce qu'il se passait à travers. Comme un enfant qui s'émerveille devant quelque chose de nouveau. Je compose alors mon code PIN. J'attends quelques secondes que toutes les applications chargent. Maudit téléphone, qu'est-ce qu'il peut être long au démarrage ! Lorsque tout me paraît fonctionnel, je vois apparaître plusieurs notifications. Quelques messages et trois appels manqués. Je répondrai aux messages plus tard, ça doit être mes amis et ma mère qui s'inquiètent pour moi et qui attendent de mes nouvelles. Je leur enverrai un message en leur disant que je vais bien plus tard. Je regarde alors les appels en absence. Inévitablement, il y a un appel de ma mère. Aussi stressée que moi, je vois que l'appel a été passé il y a cinq minutes, soit dix minutes seulement après l'atterrissage. Je suis persuadée qu'elle scrutait l'heure et qu'elle a sauté sur son téléphone quand elle a vu que l'avion avait atterri. Merci beaucoup à celui qui a inventé l'option de suivi de vols. Je l'appellerai ce soir, quand je me serai posée. Ce sont les deux autres appels manqués qui provoquent une vague de panique au fond de moi.

Chapitre 1

« Messagerie Phone, bonjour, vous avez deux nouveaux messages. Message reçu le 25 août 2024 à 13 h 10 : « *Bonjour, Aëla, je suis Louise, je travaille dans l'agence qui s'occupe de votre échange. Nous avons reçu ce matin un appel de Beatriz Da Silva. Elle ne pourra malheureusement pas vous accueillir chez elle. Elle a eu un accident et doit être hospitalisée en urgence. Nous faisons notre maximum pour trouver une solution. Au nom de toute l'agence, nous sommes désolés du désagrément. Beatriz ou l'agence vous recontactera lorsqu'une solution sera trouvée.* »

Ne pas paniquer, surtout ne pas paniquer. Ai-je le droit de crier ? Non, bien sûr que non, nous sommes dans un aéroport, il y a du monde.

« Inspire, expire Aëla. Tout va bien se passer. C'est vrai, la situation n'est pas si grave. C'est pas comme si tu étais dans un aéroport, seule, dans un pays étranger et sans domicile ni adresse où aller ».

J'ai à peine le temps d'encaisser la première nouvelle que le second message débute. Je reconnais directement la voix de Beatriz.

« Message reçu le 25 août 2024 à 13 h 30 : « *Bom dia Aëla, é Beatriz. Je suis sincèrement désolée de t'annoncer cela, mais je ne pourrai pas t'accueillir chez moi. Les médecins disent que mon cœur est encore trop faible et qu'il faut que je reste à l'hôpital pour me reposer. Comme si j'avais que ça à faire. Tudo bem, tenho uma solução para você. Mon amie Maria accepte que tu viennes chez elle le temps de ma convalescence. Elle m'a assuré qu'elle s'occuperait de tout, de t'emmener en cours et de te faire découvrir la ville. Je n'ai aucun doute sur le fait que sa petite famille s'occupera bien de toi et t'accueillera merveilleusement bien. C'est une femme d'une profonde gentillesse et d'une grande bonté. Tu verras, tu seras aussi bien que si tu étais avec moi. Elle m'a confirmé qu'elle prenait la route vers l'aéroport. Elle t'attendra avec une pancarte où ton nom est inscrit. Je lui ai envoyé quelques photos de toi pour qu'elle te repère s'il y a trop de monde. Elle sera dans le hall. Até mais, beijinhos menina.* »

Je prends une profonde inspiration, me voilà un peu rassurée, je ne suis finalement pas SDF, elle a réussi à me trouver un logement et j'avoue que je me sens un peu plus rassurée. Je n'ai plus qu'à faire confiance à Beatriz et croire que tout va bien se passer.

J'aperçois alors mon bagage et l'attrape. J'essaie, non sans peine, de le tracter, mais ça s'annonce compliqué. Je me maudis de l'avoir autant rempli et je crois entendre la voix de mon père me sermonner : « Es-tu sûre que tout ce que tu as mis est vraiment nécessaire et vital ? » « Tu n'auras pas la place de ramener des choses en juin », « Tu devrais prendre moins d'affaires, tu iras en acheter au fur et à mesure ». En y réfléchissant, j'aurais vraiment pu m'abstenir de prendre les gros pulls et les gros pyjamas. Cependant, je ne peux pas prédire la météo, on ne sait jamais, peut-être qu'en octobre j'aurai besoin de gros sweat s'il se met à faire très froid, non ? Je prends le chemin en direction du hall d'entrée, je me trompe au moins deux fois, cet aéroport est immense, j'aurais dû prendre un plan ou suivre les gens qui étaient avec moi dans l'avion.

Au bout de quelques minutes, je me retrouve enfin dans le hall et repère assez vite une femme avec une pancarte où est inscrit mon prénom. Je prends le temps de l'analyser. Elle n'est pas très grande, elle est fine et elle a les cheveux entre le blond et le châtain. Je dirais qu'elle a environ une quarantaine d'années, elle est jeune et pleine de vitalité. Un large sourire apparaît lorsqu'elle m'aperçoit. Je devine presque une forme de soulagement. Je me dirige vers elle. À ce moment précis, une question m'arrive en tête. Parle-t-elle français ? Non pas que ce soit nécessaire, j'ai quelques bases en portugais, mais je ne pense pas être assez douée pour parler au quotidien et tout comprendre. Avec Beatriz, on a eu le temps d'échanger et son français était assez correct pour que je la comprenne, là c'est l'inconnu. Si elle ne parle pas français, ça va être difficile de se comprendre. Pas le temps de plus y penser, la dame se présente devant moi. Elle rompt le silence la première.

— Bonjour, Aëla, je m'appelle Maria Ferreira. Je suis enchantée de faire ta connaissance. Je m'excuse, je ne parle pas bien français, mais Beatriz m'a dit que tu te débrouillais bien en portugais.

Tout s'écroule autour de moi, toutes mes réticences se retrouvent face à moi. Ma plus grande peur est là. J'ai atterri dans une famille qui ne parle pas français. Tout ceci s'annonce mal. Elle reprend alors son discours :

— Je vais essayer de parler en français. Mes enfants se débrouillent mieux que moi, ils n'auront qu'à traduire ce que je veux dire si tu ne comprends pas.

Elle me fixe intensément, peut-être qu'elle espère une réponse de ma part. Je suis tellement désespérée qu'il m'est impossible de parler. Aucun mot, aucun son ne sort de ma bouche. Beaucoup de choses se sont passées en quelques minutes et je n'arrive pas à tout assimiler.

— Heu... bafouillai-je. Je suis enchantée de vous rencontrer. Je vous demande aussi pardon, car je ne parle pas bien portugais. Je suis incapable de dire autre chose, je peine à articuler.

— Il n'y a aucun problème, si tu préfères je vais essayer de parler français, ce sera le meilleur pour toi. Je dois avoir quelques mots en tête qui datent de mes cours.

Je la gratifie d'un large sourire, comprenant l'effort que ça lui demande de me parler dans ma langue maternelle, même si ce n'est pas un français correct, il est assez bon pour que je la comprenne lorsqu'elle me parle.

— Bon, reprend-elle, je m'appelle Maria Ferreira, j'ai longtemps été professeur des écoles en classe de primaire. Je donnais classe à des enfants de 7 ans.

Je reste muette, très attentive à ce qu'elle me dit. J'ai le sentiment que cette femme, qui m'est encore inconnue, est d'une bienveillance et d'une gentillesse sans nom, comme Beatriz me l'avait mentionnée quelques minutes plus tôt dans son message vocal. Je me présente à mon tour. Ma présentation est quant à elle plus rapide, car ma vie est beaucoup moins riche que la sienne. Je suis une fille assez banale, donc il n'y a pas grand-chose à dire me concernant.

Une fois les présentations faites, elle me montre la voiture garée un peu plus loin et m'indique le chemin d'un geste de la main. Je prends ma valise et nous nous dirigeons en silence en direction d'une berline noire. Maria m'aide à porter ma valise et à la mettre dans le coffre de la voiture. Elle rejoint le côté conducteur et moi le côté passager. Le trajet en voiture se poursuit dans le silence. Comme je suis assez timide, je ne parle pas beaucoup lorsque je ne connais pas les personnes.

Le trajet dure une vingtaine de minutes, nous traversons la capitale portugaise. Elle tourne alors dans une petite impasse et gare le véhicule. J'ouvre alors la portière et je sors du véhicule. Je ne prends pas réellement le temps d'admirer le quartier où je me situe. Lorsque j'ai su que j'étais accepté pour partir à Lisbonne, j'ai essayé de regarder des plans de la ville et de retenir tous les quartiers. Malheureusement, je n'ai pas réussi à tous les retenir. Et puis, après tout, je suis ici pour un peu plus de dix mois, alors j'aurai bien assez de temps pour faire du tourisme et visiter le plus de choses possible.

Maria se dirige devant une immense maison et ouvre la porte. Elle entre, quant à moi, je reste un petit moment sur le pas de la porte, hésitante. Comme si elle sentait ma crainte, elle avance sa main dans ma direction. Je la saisis alors et avance à mon tour. Lorsque nous entrons dans la maison, je suis ébahie par la beauté de la décoration. L'ambiance est chaleureuse et les tons beiges et blancs se marient très bien ensemble. La voix de Maria me sort de ma rêverie.

— Coucou, il y a quelqu'un ? crie-t-elle en portugais.

Personne ne répond, la maison semble vide, je sens un léger soulagement me gagner. D'après ce que j'ai compris durant sa présentation, Maria vit ici avec ses trois enfants et son mari. Cependant, je n'ai pas su faire la différence et savoir si c'étaient des garçons ou des filles, ou les deux.

Il est un peu plus de 14 h lorsque nous arrivons à la maison, ce qui me laisse le temps de poser mes affaires et de profiter un peu pour me reposer. Même si le vol n'a pas été très long, il faut avouer que le mélange d'émotions m'a un peu épuisé.

Maria décide alors de me montrer la maison, pièce par pièce. Si de l'extérieur la maison paraissait grande, le nombre de pièces à l'intérieur vient amplifier cette impression. Elle se compose de deux étages. Au rez-de-chaussée, on y retrouve la pièce à vivre, le salon, la salle à manger et une cuisine ouverte vraiment spacieuse. L'étage se termine par une suite parentale, une chambre et une salle de bain. Maria doit certainement sentir ma fatigue monter, car elle décide d'écourter la visite. Elle se dirige à l'étage. En arrivant en haut des escaliers, un couloir nous fait face. Elle pointe du doigt les deux premières portes en m'indiquant que celle de droite est la chambre de Rodrigo, son fils aîné, et que celle de gauche est la chambre des jumeaux Diogo et Henrique. Elle avance et ouvre la troisième porte du côté droit. Elle entre et me dit :

— Ce sera ta chambre, j'espère que tu y seras bien, je te laisse te reposer, on s'occupera de tes affaires plus tard dans l'après-midi.

Je n'ai pas le temps de répondre quoi que ce soit, elle disparaît de la pièce, me laissant seule dans cette chambre. Je me dirige vers le lit et prends quelques minutes pour examiner cette chambre. Elle est très épurée, il n'y a pas beaucoup de décoration, je suppose que cette pièce ne doit pas beaucoup servir. On y retrouve une commode et un bureau, le strict nécessaire pour étudier et dormir. J'aperçois alors une porte dans le coin. Je demanderai ce qu'il y a derrière plus tard. Sans tarder, je m'allonge sur le lit. Je regarde le plafond un petit moment et essaie de me remémorer tout ce qui vient de se passer en l'espace de quelques heures. J'ai encore du mal à y croire. J'ai encore du mal à croire que je suis arrivée au Portugal, à Lisbonne, que je m'apprête à aller au lycée français de la ville et que je ne suis pas du tout dans la maison de la personne qui devait m'héberger. Je finis par sombrer dans les bras de morphée très vite.

Chapitre 2

Des voix graves me réveillent de ma sieste.

Il fait chaud, très chaud, je me suis endormie avec les habits que j'avais mis dans l'avion. J'avais pensé à garder un pull sur moi, car j'ai lu que la climatisation dans les avions en plein été pouvait être traître et c'est la vérité. Au moment du décollage, j'ai eu relativement froid, j'étais bien heureuse d'avoir gardé ce sweat, sauf que je n'ai pas pris le temps de l'enlever, malgré la température extérieure plutôt élevée.

Je cherche mon téléphone dans le lit et je me rappelle alors que je ne m'en suis pas servie depuis mon arrivée dans la maison. Je réfléchis un instant et comprends qu'il est resté dans une poche de mon sac à dos. Mon sac à dos qui se trouve dans le salon, mais avec les voix d'hommes que j'entends, je ne veux pas forcément sortir de la chambre. Sortir de cette pièce serait comme affronter une nouvelle épreuve et je ne m'en sens pas capable. Cependant, il faut que je réponde à mes parents et à mes amies qui doivent s'inquiéter de ne pas avoir de nouvelles. Je me résigne à me lever du lit et à sortir de la chambre. Au moment où j'ouvre la porte, je vois passer en courant deux adolescents. Je devine que ce sont les jumeaux. Maria m'a dit qu'ils avaient 15 ans. Ils ne remarquent même pas ma présence dans le couloir, ce qui m'arrange fortement, car je n'ai pas vraiment envie de parler. Je parviens à me glisser jusqu'aux escaliers. J'arrive dans le salon et Maria remarque ma présence.

— Tout va bien, ma puce ? me demande-t-elle dans sa langue maternelle.

— Oui, tout va bien, je voulais juste récupérer mon sac à dos, tentai-je de répondre. Il faut que je réponde à mes proches. Ils doivent se demander comment je vais.

— Parfait. Tu fais comme chez toi ici, ne te justifie pas pour tout ce que tu fais. Tu es la bienvenue dans notre maison.

Je récupère mon sac à dos et remonte les escaliers. Si j'ai réussi à esquiver les adolescents quelques minutes auparavant, cette fois, je ne peux y échapper. Je me retrouve nez à nez avec eux. Ils s'arrêtent en plein milieu du couloir et à l'unisson lancent :

— MAMAN ? hurlent-ils.